

Alkaliüberschuss mit entsprechender Normalsäure heiss titriert, ergibt die in freiem Zustande sich befindende Säure.

Dies Verfahren gilt auch bei Vorhandensein von neutralen Salzen mineralischer Säuren.

ΙΣΤΟΡΙΑ ΜΟΥΣΙΚΗΣ. — Camille Stamaty, le maître de Saint-Saëns,
par Frank Choisy.

La vie du pianiste-compositeur grec, Camille-Marie Stamaty, n'est connue que par quelques lignes dans des dictionnaires de musique, ou encore, lorsqu'il s'agit de retracer la carrière du maître français Saint-Saëns, son élève. Stamaty est généralement représenté sous un jour assez terne, que Saint-Saëns lui-même semblait favoriser sans raison apparente. La légende s'est de la sorte accréditée qu'il s'agissait en somme, d'un honorable musicien auquel échut l'honneur de donner des leçons à une des gloires de la musique française. La vérité est cependant autre, je pense donc rendre service à l'art grec, en précisant le rôle tenu par cet artiste dans l'histoire de la musique, artiste doublé d'une nature dont la noblesse fût à la hauteur du talent.

Les documents ne manquent pas pour préciser l'odyssée de la famille Stamaty, dont l'un des représentants, le père du musicien, Constantin, entra au service diplomatique français et mourut vice-consul à Civita-Vecchia. A des renseignements de seconde main, qui m'avaient déjà servi pour essayer de retracer la carrière de Camille Stamaty, sont venus s'ajouter les recherches qu'a bien voulu me communiquer M. Sp. Pappas, précieuse contribution dont je ne puis assez le remercier.

Remontons quelque peu le cours des ans, pour chercher durant la domination turque, la Grèce autrepart que chez elle. Nous sommes à Constantinople, un des principaux foyers de l'hellénisme. Là vivaient les Stamaty, là naquit le 3 janvier 1764, Constantin Stamaty¹. Comme tant de ses compatriotes, Constantin Stamaty brûlait du feu sacré de la liberté et du désir de parfaire ses études à l'étranger. Il choisit la France pour lieu d'élection et, tout en faisant des études de médecine, s'enthousiasme pour les idées nouvelles de cette période agitée de l'histoire. Devenu citoyen français, Constantin Stamaty fut chargé de différentes missions politiques assez

¹ SPIRIDON PAPPAS: «Deux Grecs au service diplomatique français», dans le *Mes-sager d'Athènes*, 14 novembre 1931.

déliçates dont les profits furent parfois fort maigres. Son mariage, en 1798, avec une Française, Marie-Thérèse Surdin amena une diversion dans ses pénibles fonctions et, après diverses vicissitudes, il mourut-je le répète-en qualité de vice-consul, à Civita-Vecchia, le 1er décembre 1817. honoré de tous ceux qui l'avaient approché, spécialement la colonie française de Rome, où ses obsèques furent célébrées.

De son mariage naquîrent deux fils et une fille, dont je ne retiendrai que le plus jeune, Camille-Marie, né à Rome, le 23 mars 1811. A la mort de son mari, M^{me} Stamaty était revenue à Paris et, si nous nous référons au dossier de service consulté par M. Pappas, au Quai d'Orsay, nous verrons que M^{me} Stamaty adressa le 15 février 1829, une supplique au ministère des affaires étrangères, demandant l'inscription de son fils Camille, sur la liste des candidats aux places d'élèves-consuls. A cette époque, le futur musicien était attaché au Cabinet du comte de Chabrol, préfet de la Seine, et il hésita sans doute sur la voie qu'il devait suivre.

A Rome, dont Civita-Vecchia était le port maritime, les Stamaty avaient vécu dans une atmosphère artistique qui influença certainement les dispositions de Camille Stamaty. Ce fut en effet, Châteaubriand et son amie, M^{me} de Beaumont, qui tinrent sur les fonds baptismaux, sa sœur Pauline. De Rome encore, date un excellent dessin d'Ingres, ami intime des Stamaty, où figurent M. et M^{me} Stamaty, ainsi que leurs trois enfants, Pauline, Emmanuel et Camille. On y voit la jeune fille assise au piano et nous savons qu'elle prit des leçons de peinture avec Ingres. A Paris, Camille Stamaty eut l'occasion de rencontrer d'excellents musiciens qui trouvèrent son talent de pianiste et son goût pour la composition, dignes d'être cultivés sérieusement.

Paris offrait, à l'époque dont nous parlons, un spectacle artistique particulièrement évocateur. Berlioz, Meyerbeer, Rossini, Liszt, Chopin, Paganini étaient les lions du jour, auxquels on pourrait adjoindre le fameux virtuose et pédagogue Friedrich-Wilhelm Kalkbrenner. Ce dernier distingua les aptitudes de Camille Stamaty, et comme les grands maîtres ont toujours été à l'affut de brillants élèves, il en fit son disciple préféré, comptant sur lui, par la suite, pour le déclarer son successeur artistique. Le jeune pianiste grec alla encore se perfectionner en Allemagne, avec Schumann et Mendelssohn, puis revint définitivement à Paris qui en fit un de ses musiciens favoris. A son premier concert, en 1835, il joua avec le plus grand succès

un concerto de sa composition. Avant cette date, il eut le grand honneur de jouer avec Chopin, ce qui mérite d'être rapporté en détail.

Kalkbrenner, bien oublié aujourd'hui, passait avant l'arrivée de Liszt, pour le plus grand pianiste de l'époque. Il en était du reste convaincu le tout premier, n'admettant rien au dessus de son jeu, de son style, de sa méthode. De même qu'il avait deviné la nature de Stamaty, Kalkbrenner entrevit le génie de Chopin et tenta de le décider à prendre des leçons avec lui. Mais Chopin, tout en ménageant la susceptibilité du maître, éluda sa proposition et sût habilement conserver son amitié. Le pianiste polonais avait annoncé pour le 15 janvier 1832, un concert à la salle Pleyel. Le programme kaléidoscopique comprenait entre autre, une *Grande Polonaise* pour six pianos qui devait être exécutée par un groupe de pianistes plus virtuoses les uns que les autres. C'était d'abord le compositeur en personne, Kalkbrenner, puis Mendelssohn, Hiller, Osborne, Sowinski et Chopin. La maladie de Kalkbrenner semble avoir en partie dérangé ce projet, car le concert fut renvoyé au 26 février, et Mendelssohn fut remplacé par Stamaty. Ce dernier atteignait ses vingt ans, il se montra à la hauteur de l'illustre aréopage de virtuoses auquel il se trouva mêlé. Non seulement il n'eut pas à souffrir d'une si redoutable concurrence, mais nous venons de voir qu'il devint, à cette époque romantique un des pianistes à la mode, trouvant une clientèle de choix parmi d'innombrables élèves, tant amateurs que professionnels.

Parmi ces derniers, l'un est à peu près oublié, Louis Gottschalk, l'autre toujours vivant dans la mémoire du public, Camille Saint-Saëns. Venu de la Nouvelle-Orléans et décédé en 1869 à Rio-de-Janeiro, Gottschalk fit une splendide carrière de virtuose et fut à son tour, le maître de la célèbre pianiste vénézuélienne Thérèse Carreno. En pleine apogée de sa renommée, Stamaty eut alors comme élève, un enfant admirablement doué, le petit Saint-Saëns. Stamaty, au rebours de Kalkbrenner, ne s'imposait jamais à ses élèves, se contentant d'étudier leur nature personnelle et les dirigeant selon leurs aptitudes. Saint-Saëns n'avait que sept ans lorsqu'il fut confié à Stamaty en 1842 et, quatre ans plus tard, en 1846, le maître décida, au grand effroi de la famille Saint-Saëns, de le produire en public. Une première épreuve fut tentée un soir, devant un cercle d'amis et de quelques amateurs. Le résultat fut à ce point décisif, que Camille Pleyel proposa d'organiser dans sa salle de concert, la première présentation publique de

l'enfant prodige. Un programme de choix se composa de deux concertos de Mozart et de Beethoven, ainsi que d'œuvres de Bach, Haendel et Kalkbrenner. Lorsqu'on songe à la piètre musique qui faisait l'ordinaire des concerts d'alors, on ne peut méconnaître la haute musicalité et le goût artistique de Stamaty, lançant résolument son petit élève dans des œuvres de musique pure. Le succès fut immense et fut le prélude de cette suite ininterrompue de victoires, dues à cette clarté de jeu, à ce mécanisme parfait, à l'emploi judicieux des pédales, que Saint-Saëns devait à Stamaty.

On comprend d'autant moins, après ce qui vient d'être dit, que l'illustre compositeur français ait voulu jeter une sorte de discrédit sur son maître. Comme me le disait, il n'y a pas longtemps, un professeur du Conservatoire de Paris, il n'en gardait qu'un médiocre souvenir. Lorsque Saint-Saëns vint en Grèce, voici quelques années, il fut question de rappeler les mérites de Stamaty, mais sans succès. On peut mettre en partie sur le compte de l'extrême jeunesse de Saint-Saëns, cette éclipse de mémoire, mais alors que signifie le cinquantenaire de son premier concert, célébré dans cette même salle Pleyel, et où le maître français rappela ses débuts par une pièce rimée, dont voici les premiers vers ?

Cinquante ans ont passé depuis qu'un garçonnet
de dix ans, délicat, frêle, le teint jaune,
mais confiant, naïf, plein d'ardeur et de joie,
pour la première fois sur cette estrade, en proie
au démon séduisant et dangereux de l'art,
se mesurait avec Beethoven et Mozart.

Saint-Saens qui avait onze et pas dix ans, se souvenait de son «teint jaune» mais avait oublié Stamaty. Heureusement que la mémoire de la postérité est parfois meilleure que celle des hommes.

Laissons cette page de l'art mal écrite, et revenons-en à la carrière de Stamaty. L'année du fameux concert Saint-Saens, Stamaty perdit sa mère qu'il chérissait tendrement et qui avait été une remarquable musicienne. Il interrompit ses leçons, partit se réfugier dans la solitude de Rome, puis, sur l'instance expresse de ses élèves, et tout spécialement de celui qui devait si vite l'oublier, Stamaty revint à Paris. Peu de temps après, en 1848, il épousait M^{lle} de Reverony St. Cyr qui lui donna quatre enfants. Les témoignages abondent qui tracent de Stamaty, le portrait le plus flatteur, comme homme et comme artiste. Il avait hérité de ses parents une véritable no-

blesse de cœur, et cette proverbiale bienveillance à laquelle on ne recourrait jamais en vain. Nombreux furent les concerts qu'il donna au profit d'œuvres de bienfaisance. Il n'aurait tenu qu'à lui, d'être nommé professeur au Conservatoire national de Paris, ayant été sollicité maintes fois d'occuper ce poste si envié. Il se contenta de faire partie du jury de cette haute institution, voulant par ailleurs, conserver son indépendance.

Parmi les compositions qui nous sont restées de Stamaty, il existe des ouvrages pédagogiques utilisés encore dans nombre de conservatoires et d'écoles de musique. Dans une édition de l'époque, du livre intitulé «Chant et Mécanisme», j'ai retrouvé une attestation de la plus haute importance, concernant ses mérites personnels et ceux de son enseignement. Le document en question provenait du Comité des études du Conservatoire, adoptant un certain nombre de ses travaux techniques. Ce témoignage, contresigné par le directeur, M. Auber, portait encore les signatures de membres de l'Institut, Meyerbeer, Halévy, Ambroise Thomas, et aussi d'autres noms illustres, tels que ceux de Rossini et de Berlioz. Ce dernier, qui n'était pas toujours tendre envers les musiciens, déclarait Stamaty un artiste de race, comptant parmi les meilleurs chefs de l'école classique des pianistes modernes.

Au milieu des preuves abondantes du talent de Stamaty, je relèverai une dernière appréciation, celle de J. d'Ortigue, musicologue réputé, qui écrivait ces lignes, dans un des feuilletons des «Débats» d'avril 1855. «Arrêtons-nous rue Rochecouart, dans la salle Pleyel, pour assister à un des plus beaux concerts de la saison, celui de Camille Stamaty. Son exécution chaleureuse, délicate et brillante s'est fait remarquer et applaudir dans l'incomparable «Fantasie» de Beethoven pour piano, chœur et orchestre».

Camille Stamaty mourut à Paris, le 19 août 1870, il était décoré de plusieurs ordres étrangers et avait reçu la Croix de la Légion d'Honneur, en 1862.

En terminant, je tiens à déclarer que le chapitre Stamaty n'est point terminé par ce qui vient d'être dit. Si je m'en rapporte à un des historiens le mieux documenté de la vie athénienne, M. D. Cambouroglou, certains épisodes de la jeunesse de Stamaty eurent comme champ d'action, la Grèce et l'Égypte où l'on prisait fort les compositions du grand musicien grec. M. Cambouroglou fredonnait volontiers certaine mélodie de Stamaty sur une poésie de Valaoritou «φύσα Βοργιά μου».